



GÉRARD SIARY

HISTOIRE DU JAPON

Des origines à nos jours



Tallandier

HISTOIRE DU JAPON

DU MÊME AUTEUR

Le Pavillon d'Or de Yukio Mishima, Gallimard, « Foliothèque », 2010.

ÉDITIONS CRITIQUES

Ihara Saikaku, *Le Grand Miroir de l'amour mâle*, t. I : *Amours des samourais*, t. II : *Amours des acteurs*, Picquier, 1999.

Ihara Saikaku, *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, Picquier, 2001.

Katsuragawa Hoshū, *Naufrage et tribulations d'un Japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Chandeigne, 2004.

EN COLLABORATION

Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, vol. II : *Asie*, 1992.

L'Idée de race. Histoire d'une fiction, Berg International, 2012.

EN CODIRECTION

Médecine et société au Japon, L'Harmattan, 1994.

Transmission de la mémoire allemande en Europe centrale et orientale depuis 1945, Lang, 2011.

Corps souffrants dans les littératures de la Chine et du Japon au XX^e siècle, *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 39 : 2015, Presses universitaires de Vincennes, 2015.

Helden und Heldenmythen als soziale und kulturelle Konstruktion (Deutschland, Frankreich, Japan – 1914-1989), Leipziger Universitätsverlag, 2016.

TRADUCTIONS AVEC POSTFACE

Yoshida Shūichi, *Park Life*, Picquier 2010.

Miyabe Miyuki, *Crossfire*, Picquier, 2008.

Yoshida Shūichi, *Parade*, Picquier, 2010.

Yoshida Shūichi, *Le Mauvais*, Picquier, 2014.

Fernando Morais, *Olga. Allemande. Juive. Révolutionnaire*, Chandeigne, 2014.

Gérard Siary

HISTOIRE DU JAPON

Des origines à nos jours

TALLANDIER

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes cartographie, 2020

© Éditions Tallandier, 2020
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3331-3

Nota bene

Dates

Les dates ne sont pas fixées par rapport à Jésus-Christ ou à l'Hégire, mais avant ou après l'ère commune. Ex. : 10000 AEC = 10000 avant l'ère commune ; 2018 = 2018 de l'ère commune. Si la date n'est pas suivie de la mention AEC, c'est qu'il s'agit de l'ère commune.

Les dates de biographie des empereurs, dits *ten.nō* dans le texte, sont entre parenthèses et avec deux entrées : naissance, mort, ou quatre entrées : naissance, début et fin de règne, mort.

Abréviations

- ch. = chinois ;
- cor. = coréen ;
- empl. = emplacement dans un livre au format epub ;
- jp. = japonais ;
- PM = Premier ministre ;
- r. = règne de ;
- m. = mort de.

Prononciation

Autant prononcer correctement l'original et, n'en déplaise à la glotte hexagonale, ne pas estropier les vocables étrangers...

HISTOIRE DU JAPON

Les sons japonais translittérés se prononcent ainsi :

e = é ; ō = ôu = ou ; ū = ou long ;

h = ff ; g = gu ; r = l ; n = nn ;

ch = tch ; s = ss ; sh = ch ;

a/e/i/u/o + ss/tt = as-s/at-t ; es-s/et-t ; is-s/it-t ; us-s/ut-t ;

os-s/ot-t

Exemple : *ten.nō* se prononce tenn'nô ou tennenô

Chaque fois qu'il est possible de rendre au mieux la prononciation de l'original en français, cela est fait une fois au moins entre parenthèses :

Tsushima = (Tsouchima) ; Man.yō.shū (Mann'yôchoû), etc.

Les translittérations des autres langues asiatiques sont :

- le pinyin pour le chinois ;
- le système McCune-Reischauer pour le coréen.

L'emploi des mots japonais est volontairement limité, sauf pour *ten.nō*.

Dans le corps du texte, pour les noms de personne japonais, le patronyme précède le prénom.

Préambule

Aux yeux de l'Occident, le Japon a toujours été une sorte de mystère herméneutique, un indéchiffrable « empire des signes », à l'apparence changeante, jamais ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, sorte de kaléidoscope glaçant ou amusant, rebutant ou alliciant selon le goût, mais jamais univoque : Cipango aux murs couverts d'or, nouvelle dont parle Marco Polo et qui oriente Christophe Colomb autant qu'elle fait rêver plus tard Léopold II de Belgique ; la terre exemplaire de mission selon François Xavier, mais qui martyrise bientôt les chrétiens et les expulse ; l'empire soudain clos sur lui-même ou presque, mais qui importe en Europe, *via* le commerce hollandais, un artisanat raffiné, avec laques et porcelaines ; l'estampe au fondement de notre impressionnisme et sans doute aussi de nos représentations érotiques ; l'héroïsme militaire de la guerre russo-japonaise, exalté par Claude Farrère dans son roman *La Bataille* (1909) ; la rage guerrière de la guerre d'Asie-Pacifique ; la victime des premières bombes atomiques ; la sobriété du zen, de l'ikebana ou des calligraphies ; le colossal adversaire technologique et commercial¹. À ces images, datées du début des années 1980, s'en ajoutent d'autres, près de quarante ans après : les calamités naturelles comme Fukushima, les nouvelles empiricités du *soft power* ou *Cool Japan* (manga, anime, etc.), les rencontres internationales (G20, JO, etc.).

Tous ces éléments de représentation se sédimentent pour former clichés, idées reçues et stéréotypes², que les historiens, les

géographes et d'autres traquent, corrigent et décapent, souvent en vain, et encore n'est-il pas dit qu'ils n'en glissent eux-mêmes à leur insu. Voici les plus patents : le Japon est une île aux antipodes, une terre exiguë sans ressources, que son insularité protège de l'étranger ; le Japonais fait tout avec frénésie, la guerre comme l'amour ; le Japon est La Mecque de la haute technologie, des robots, des mangas ; le Japonais vit en harmonie avec une nature inhospitalière ; le Japonais copie tout en mieux, mais n'y perd jamais son âme ; le Japonais se suicide plus qu'ailleurs ; le Japon est un outsider inquiétant³. Liste ouverte...

Quant aux Français, depuis la fin du XIX^e siècle et au fil des générations, ils ont enregistré une série de Japon(s), plutôt bien ancrés dans leur imaginaire : un Japon pittoresque et charmant surtout, amorcé avec la vogue du japonisme, cet intérêt généralisé pour tout objet nippon et pour l'art pictural en particulier. Cette sensibilité esthétique, d'où naît en partie notre impressionnisme, perdure dans le goût pour le cinéma japonais dans l'immédiat après-guerre, et, plus près de nous, pour les mangas et les *anime*. Il va sans dire que le citoyen européen lambda, aux prises avec ses soucis quotidiens, n'a guère le temps – l'a-t-il jamais eu ? – de voir plus loin ou de chercher ailleurs. Il se pose des questions lorsque les médias lui présentent le plus souvent l'image partielle, voire partielle d'un peuple qui, face au séisme de Fukushima, affecte un parfait stoïcisme, ne lève pas les bras au ciel ni ne peste sur le destin, tombe mais se relève. Image faussée, car ne sont pas montrés les mêmes individus en larmes et désespérés, mais qui suffit à semer le trouble sur un régime des émotions si divergent du nôtre et pose la question de l'altérité présumée du Japon. Mais le « pays des cerisiers en fleurs » vire souvent au « marronnier » des médias, et la paresse anthropologique finit par l'emporter⁴.

Autant dire que l'histoire du pays est peu connue, voire ignorée, réservée le plus souvent aux spécialistes. Aussi convient-il

de la resituer dans l'histoire de l'Asie orientale – et du monde⁵, même s'il n'existe pas encore d'histoire mondiale du Japon à l'instar de l'histoire mondiale de la France et de l'Italie –, pour marquer ce qui en fait le propre.

Le livre qu'on va lire s'adresse à l'honnête homme, qui a le plus souvent une image théorique et lointaine de l'Asie orientale en général et du Japon en particulier. Il a sa topique, son cahier des charges, qui ne se distingue pas de ce que d'autres ont déjà dit et bien dit. S'il se démarque pourtant des autres histoires, c'est en raison de mon propre itinéraire. Au fil des ans, au gré des recherches, au rythme des contacts avec le Japon, sans doute plus par incursion prolongée que par exposition permanente, je me suis fait de l'histoire du Japon une certaine idée, souvent émaillée de littérature et d'histoire des représentations, mes champs de travail premiers, mais une idée à trous, car certaines périodes me restaient *terra incognita*. Saisi d'incertitudes, de curiosités inassouvies, peut-être aussi du besoin de sortir de mon pré carré, je n'ai guère hésité, quand s'est présentée l'occasion d'écrire cette histoire, à m'aventurer dans un espace-temps peu familier, voire résolument inconnu, à compléter mon approche historique et à en faire profiter autrui. Ainsi, par « audace cumulative⁶ », est né ce projet.

Pour exposer cette matière, j'ai eu à cœur de dire l'origine de mes informations, d'où les références, plus fournies que dans les histoires complètes du Japon éditées à ce jour en France. Si n'ont certes pas été négligées les études japonaises, françaises et anglo-saxonnes, j'ai aussi largement recouru aux travaux qui se font ailleurs en Europe, souvent peu utilisés ou ne serait-ce que cités dans les histoires écrites en français, et qui font qu'il existe une japonologie européenne aujourd'hui. Pour autant, s'il fallait nommer les livres ou évoquer les tendances historiographiques qui ont pu infléchir l'écriture de ce livre, je dirais que les lectures des anciens (Basil Hall Chamberlain, Lafcadio Hearn, Pierre Leroy-Beaulieu, Claude-

Edmond Maître) ont autant compté que celles des modernes (André Bellessort, George Sansom, Edwin Reischauer) et des contemporains (Nicolas Bouvier, Claude Lévi-Strauss, Augustin Berque).

Sinon, il est clair que par ma génération des *baby boomers*, je fais partie de ces Français qui, à l'orée des années 1980, ont appréhendé l'histoire du Japon non pas seulement comme celle d'une société consensuelle, mais aussi à contre-courant du grand récit national, pour faire valoir les singularités du terrain, ses contradictions, ses paradoxes qui n'en font pas le long fleuve tranquille qu'on croit, pour le désenclaver au sens d'une histoire connectée plus large, mieux intégrée au mouvement de l'Asie de l'Est et du reste du monde.

Le propos, qui n'obéit à aucune éthique, téléologie ou école d'écriture, suit une classique chronologie, qui allie périodisation japonaise classique – le *nen.gō* ou système de découpage par ère impériale –, périodisation japonaise d'origine occidentale par *ji.dai*/époque ou par référence à un fait majeur, et périodisation occidentale (préhistoire, protohistoire, époque ancienne, Moyen Âge, époque moderne). Autant que possible du moins, car ici et là s'impose, pour ne pas verser dans l'éphéméride, la nécessité de regrouper la matière. Plus que la verve narrative ou la perspective politique, c'est le souci de précision qui l'a emporté.

Enfin, presque. Si l'histoire s'écrit en effet au présent comme on le dit et le répète à l'envi, et tant soit peu au regard de soucis ou d'intérêts que n'ont pas eus et ne pouvaient avoir les devanciers, alors ce livre se laisse parfois aller, oui, au gré des préoccupations de son auteur, qui peuvent être des dadas, des manies, des réflexes. Aussi arrive-t-il que l'exposé chronologique s'attarde sur un instant, un personnage, une situation revenante, qu'il suive sur la durée un motif ou un thème, qu'il recoure à la parallaxe afin d'éviter de ne voir que le seul et

sempiternel Japon. Parcours d'ordre et de plaisir, en somme, qui retrace à l'envi le passé et le présent d'un pays singulier...

Si elle s'inscrit dans le mouvement historique de l'Asie de l'Est, l'histoire du Japon n'en suit pas moins son cours à elle, entre stabilité et rupture, ouverture et fermeture, résilience et fatalisme. De fait, le pays fait partie d'un ensemble régional et culturel que l'Occident nomme Indes orientales aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, puis, dans la foulée de la révolution atlantique, à partir de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, se résout à qualifier d'Extrême-Orient ou *Far East*, termes encore usités et à concurrence avec les appellations Asie de l'Est ou Orientale⁷, pour désigner la partie la plus éloignée d'une Europe qui se place au centre du monde, elle ou sa « projection », l'Amérique⁸, et ce comme la Chine, laquelle se définit comme « pays (empire, royaume) du milieu/*zhōngguó* ».

Pour autant, à l'époque classique, ledit Occident n'a pas toujours vu négativement le monde extra-européen. L'attestent l'assimilation des populations païennes aux tribus perdues d'Israël, le mythe du bon sauvage ou *noble savage* et la curiosité pour la Chine. En l'occurrence, la sinophilie se manifeste par la sagesse attribuée aux Chinois et par la mode des chinoiseries. Mais l'Europe des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles n'a pas d'échanges culturels significatifs avec les autres pays de l'Asie orientale, qui restent quasi ignorés ou lui ferment tout accès, tels le Japon ou surtout la Corée. Elle n'a pas non plus le degré de technique et d'organisation économique susceptible de lui permettre de tisser ensuite un système socio-économique et culturel à vocation mondiale. Et ce sont surtout les partenaires asiatiques qui profitent des échanges avec elle et répandent leurs produits sur les marchés européens plus que le contraire.

Si, entre les ^{xvi}^e et ^{xviii}^e siècles, les civilisations asiatiques ne sont pas subalternes dans l'imaginaire européen, ni même en retard économique sur l'Occident⁹, la relation des deux pôles se

dégrade au XIX^e siècle avec la hausse générale du niveau de vie en Europe, qui infléchit sa perception de la valeur des autres civilisations et fait apparaître la faiblesse politique, la vulnérabilité économique et l'infériorité militaire des sociétés d'Asie. Tant la révolution industrielle et l'essor de la science et de la technique que la naissance du capitalisme, l'émergence de l'État-nation et de nouvelles formes de politique, s'accompagnent d'une évolution radicale du jugement de l'Européen sur les sociétés asiatiques, de plus en plus tenues pour immuables et stagnantes.

Cette nouvelle inflexion de l'image de l'Orient marque l'écriture occidentale de l'histoire de l'Asie de l'Est. L'Occident se définit en partie en s'opposant à l'Orient et tend le plus souvent à le dévaluer. À partir des années 1880, le passage du colonialisme à l'impérialisme coïncide avec de nouvelles formes de subordination, destinées à contrôler les sources matières premières, qui s'expriment en Europe par l'érection de la race en idéologie propre à justifier la mainmise sur les territoires et par suite une nouvelle dégradation de la représentation de l'Orient aux yeux du monde européen. Aussi soucieux soient-ils de comprendre, les orientalistes versent dans le discours xénophobe, qui tend notamment à dénier toute subjectivité aux mondes asiatiques.

Pareille tendance continue de dominer l'histoire et l'imagination collective de l'Asie en Occident, et ce au moins jusqu'au lendemain des décolonisations. Peu à peu, la vision occidentale de l'histoire des sociétés asiatiques tend à passer d'un point de vue extérieur, qui plaque sur elles ses notions, concepts et grilles de lecture, à un point de vue intérieur, qui ne fige plus ces sociétés en une essence immuable, mais s'attache à saisir leurs dynamiques et leurs ressources internes, voire à une perspective plus dialogique. Tel est le contexte dans lequel l'Europe a approché et acclimaté l'Asie orientale, et le Japon en particulier.

S'il importe de parler d'Asie de l'Est par rapport à l'histoire du Japon, il convient aussi de distinguer ce qui fait la spécificité de chacun des pays qui la composent. Cette zone, qui comprend Chine, Corée, Japon et Vietnam, offre certes des traits culturels communs qu'un centre transmet à la périphérie par le jeu spécifique de relations interétatiques. Elle a été dominée des siècles durant par la Chine, qui a filé un réseau de liens hiérarchiques avec les peuples externes, c'est-à-dire un système de relations tributaires où ceux-ci, censément « barbares », se voyaient attribuer une condition inférieure, mais avaient des avantages politiques, économiques et culturels.

La notion d'Asie de l'Est réfère alors à un contexte géoculturel où prévaut un cadre relativement commun de vision du monde sur l'autorité, la moralité, la valeur de l'individu, le lien entre État et société. De climat varié, d'une unité anthropologique relative, très axée sur la riziculture mais affectée d'une urbanisation massive, cette Asie des moussons se partage la culture chinoise : l'écriture au premier chef, sa *lingua franca* ; les classiques confucéens ; une vision harmonieuse des liens entre l'être et l'univers (*dao, yin-yang*) ; des rites afférents plus ou moins recyclés ; le bouddhisme, religion étrangère à assimiler ; une certaine tendance au syncrétisme. Le confucianisme a ainsi interagi avec le substrat culturel local d'autres sociétés est-asiatiques, mais jusqu'à un certain point seulement¹⁰.

Dans le cas du Japon, le jeu dialectique entre les éléments de civilisation chinoise qu'il importe et ses ressources internes ou autochtones ne s'est pas soldé par la pure et simple imitation de la matrice. Le Japon antique, par exemple, a emprunté l'idée d'institution impériale à la Chine, mais pas celle de révoquer le mandat céleste si le souverain ne s'en montrait pas digne. Il fera de même plus tard avec la civilisation occidentale. C'est dire que tout n'est pas rapportable à l'Asie de l'Est pour suivre l'évolution du Japon et analyser tels faits économiques, sociaux ou culturels : le système de la propriété foncière (*shōen*), l'as-

cension politique des guerriers (*bushi* ou *samurai*), l'essor mondial de l'économie, etc. Bien que sis depuis des siècles dans l'orbe de la Chine, du reste tout comme chacun des pays de la région, le Japon a suivi et suit encore sa propre trajectoire historique.

La geste du Japon est d'abord celle d'un peuple épris de nouveauté, d'hétérogène origine, qui s'est civilisé au contact d'autres mondes pour se muer en État-nation impérial, puis industriel. Civilisé d'abord au contact de la Chine qui, *mutatis mutandis*, lui apporte code, croyances, écriture, de quoi développer une culture de son cru, puis de l'Occident. Et le Japon, formé par d'aussi bons maîtres, suit si bien leur leçon, surtout pour la chose militaire, qu'il finit par infliger à la Chine en 1894, puis à la quasi blanche Russie en 1905, une défaite retentissante en apparence, qui l'a encouragé à défier la Chine, puis les États-Unis entre 1941 et 1945, mais cette fois à ses dépens. D'où l'élève retient la leçon cette fois du maestro occidental, plus ou moins aboutie, de démocratie et surtout d'économie libérale, qu'il enregistre dûment au point de devenir bon second de l'économie mondiale dans les années 1980-1990, mais pas pour si longtemps puisqu'il cède ce rang à la Chine – retour du premier maître – dans les vingt premières années du XXI^e siècle.

Un parcours entre ouverture et fermeture, stabilité et rupture, résilience et fatalisme – qui se confond avec la formation d'une culture, voire d'une civilisation *sui generis*, à facettes disait Lévi-Strauss¹¹ –, qui a toujours su puiser dans ses ressources internes pour affronter l'altérité du monde extérieur et lui opposer la sienne propre. Peut-être le Japon entame-t-il aujourd'hui une nouvelle étape de sa trajectoire historique, pris cette fois en étau entre la Chine et les États-Unis, dans un espace-temps mondialisé où, après une trentaine d'années de récession, ce pays toujours classé au troisième rang écono-

PRÉAMBULE

mique mondial doit retrouver un second souffle sous peine de disparaître. C'est donc cette histoire d'un peuple à nul autre pareil, qui a dû et su faire son miel de la « modernité », d'abord chinoise, puis américaine, sans y perdre son âme ou son identité, qu'il s'agit ici de retracer.

Périodisation de l'histoire du Japon*

Division générale	Dates
Préhistoire (jusque vers 50 EC)	7000 AEC-3000 AEC
Antiquité (à partir de 50 EC)	3000 AEC-300 EC
	300-645
	Fin VI ^e s.-710
	710-794
	794-1185
	1185-1333
Moyen Âge	1336-1392
	1338-1573
	1477-1573
	1573-1600
Histoire prémoderne	1603-1867
	1868-1912
	1912-1926
Histoire moderne	1926-1989
	1945-1952
	1989-2019
	Depuis 2019

* D'après K. Inoue, *Geschichte Japans*, 1995, p. 625.

Division politique	Division marxiste	
Culture Jōmon	Société archaïque	
Culture Yayoi		
Période Yamato	Société esclavagiste	Système fondé sur liens du sang fictifs du clan dominant
Période Asuka		Système esclavagiste généralisé (à partir d'env. 625)
Période Nara		
Période Heian		
Période Kamakura	Société féodale	Phase inchoative
Cours du nord et du sud		Phase de développement
Période Muromachi		
Époque des provinces en guerre (Sengoku)		
Époque Azuchi-Momoyama		Phase d'achèvement
Époque Edo		Phase de délitement (à partir de 1760)
Époque Meiji	Société capitaliste	Monocapitalisme
Époque Taishō		
Époque Shōwa		
Occupation		
Époque Heisei		
Époque Reiwa		

Première partie

LE JAPON EN BREF :
TERRES, HUMAINS, MOMENTS

Le Japon



CHAPITRE PREMIER

Le milieu nippon

« Quelles sont ces îles là-bas pareilles à des nuages immobiles et que leur forme, leurs clés, leurs entailles, leurs gorges, rendent pareilles à des instruments de musique pour un mystérieux concert à la fois assemblés et disjoints ? »

Paul Claudel,
Le Soulier de satin (1929).

Une récente histoire géologique

Sur la terre, vieille d'à peu près 4,5 billions d'années et censée disparaître d'ici 4 ou 5 milliards d'années avec l'extinction du soleil, le Japon est un « jeune » archipel. Il y a 30 millions d'années, son chapelet d'îles n'existait pas. Les mers d'Okhotsk, du Japon, de Chine orientale, non plus. Il se détache de son continent d'origine et forme une entité géographique vers 15 millions d'années AEC, le futur Japon¹.

Voici quelque 5 millions d'années, alors même que le reste de la planète a pris un visage quasi définitif, l'activité sismo-volcanique continue d'y façonner hautes et basses terres, d'où la nature acide des sols qui ne gardent pas les fossiles humains. L'arc insulaire du Japon est au carrefour d'au moins

quatre plaques tectoniques : eurasienne, pacifique, Philippines, Okhotsk. Leur subduction permanente – une plaque s'incurve et plonge sous une autre plaque – fait monter volcans et montagnes, dont certaines recèlent des minerais. Elle « sculpte » la topographie du Japon, avec des formes coniques quasi parfaites comme le mont Fuji. Elle est à l'origine des séismes qui secouent l'archipel.

La terre est quasi celle que nous connaissons de nos jours. Puis, les fluctuations climatiques, avec leurs phases de glaciation et de réchauffement, prennent le pas, surtout entre 25000 et 6000 AEC. Avec la baisse du niveau de la mer, l'épisode glaciaire de Würm a pour effet, entre 32000 et 16000 AEC, de relier le Japon au continent par des langues ou ponts de terre, Honshū à Hokkaidō, le sud-ouest du Japon à la Corée et la Chine orientale.

Quatre îles, huit régions

Ce qu'il convient d'appeler Japon depuis que le pays a pris ce nom au VII^e siècle inclut aujourd'hui quatre îles principales, quasi jointes : Hokkaidō au nord, Honshū au centre, Shikoku au sud-ouest, Kyūshū au sud. Ce bloc centralinsulaire forme la métropole/*hondō*. Dans les esprits locaux, le Japon paraît d'une seule pièce, comme une île/*shima* qui se confond avec tout le pays/*kuni*. Aussi ne dit-on pas « les îles du Japon » comme « les îles Britanniques ». Le mot *shima* s'ajoute en suffixe au toponyme ou nom de lieu insulaire : par exemple, Tanega.shima pour l'île Tanega.

Lorsque le Japon se façonne en État, du VIII^e siècle jusqu'au début de Meiji (1868-1912), il se divise en *kuni* ou provinces, subdivisées en *gun* ou districts. Certains de leurs noms désignent des aires du royaume antique du Yamato (250-710). Ceux de Kinai et Kinki reviennent souvent, qui englobent les zones

dans le voisinage des capitales de Nara (710-784) et de Heian (794-1185).

La réforme territoriale de Meiji divise le pays en 47 départements qui, à toute occurrence de toponyme, sont ici indiqués entre parenthèses. Aujourd'hui, du nord au sud, le Japon compte 8 régions, qui ne sont pas des divisions administratives officielles : Hokkaidō, Tōhoku (nord-Honshū), Kantō (centre-est-Honshū), Chūbu (centre-Honshū), Kansai (centre-ouest-Honshū), Chūgoku (ouest-Honshū), Shikoku, Kyūshū.

Un archipel surinsulaire

À l'île-pays s'ajoute une myriade d'autres îles ou dites telles, car variable est la définition d'une *île*. Elles sont formées par les îles ou chaînes insulaires suivantes :

- au sud de Tōkyō, les Nampō (Izu, Ogasawara) vont de la péninsule d'Izu aux Mariannes ;

- au sud-ouest, les Nansei vont de la pointe sud de Kyūshū à Taïwan et ont deux parties, les Satsunan (département Kagoshima) au nord – avec notamment les Ōsumi, dont Tanega, point d'arrivée des premiers Européens au Japon à la fin du xvi^e siècle, – et les Ryūkyū (département d'Okinawa) ;

- au centre et au sud avec entre autres l'île principale d'Okinawa – connue pour les combats de la guerre d'Asie-Pacifique (1931-1945) – et les Saki dont font partie les Senkaku, objet du litige actuel avec la Chine et Taïwan ;

- à la pointe est de Hokkaidō, les Kouriles, russes, mais revendiquées par le Japon ;

- au nord-ouest du Pacifique, au large de la Sibérie, Sakhaline, qui appartient au Japon en partie et qui est russe depuis 1945.

L'entier Japon, du nord-est au sud-est, s'étire du cap Sōya au cap Sata, à la pointe sud de la péninsule d'Ōsumi en Kyūshū, et, plus loin, jusqu'à Hateruma, la plus au sud des Ryūkyū au

tropique du Cancer, soit 6 852 îles sur une surface totale de 377 974,17 km² en 2018². Ce chiffre fluctue avec divers facteurs : l'érosion ; le terrain gagné sur la mer ; l'apparition ou même la disparition d'îles, laquelle nourrit le fantasme de submersion du pays, si présent dans la science-fiction³.

Dans l'ensemble, le territoire du Japon tend à s'accroître en raison de deux facteurs. Du fait de sa politique *surinsulaire*, d'abord, qui le conduit, au nom de son identité insulaire, à annexer des îles hors de son aire et à en exiger d'autres, d'où les conflits avec la Russie sur les Kouriles, la Chine sur les Senkaku et la Corée sur les rochers Liancourt (jp. *Take. shima*)⁴. Claire est l'obsession de l'île dans l'imagerie nationale. L'expression exemplaire en est *L'Île nue/Hadaka no shima* (1960), film de Kaneto Shindō, où les travaux et les jours d'une famille de riziculteurs du Sud-Est, rythmés par la navette entre leur île isolée et la métropole, illustrent la force du symbole de l'île, si chère aux Japonais. Par le fait du droit de la mer, ensuite, qui fixe les zones économiques exclusives (ZEE), assigne au Japon depuis le 20 juillet 1996 une surface de 4 427 915 km² et en fait le 6^e pays mondial en surface globale.

Une insularité relative

Depuis ses premiers peuplements, cette terre d'Asie orientale jouit mais pâtit aussi de sa position d'île, qui tout à la fois l'isole et l'ouvre au monde. Elle est séparée du continent par les mers et détroits : de la Russie – Sakhaline comprise – par la mer du Japon et le détroit de Sōya pour Hokkaidō ; de la Corée par la mer du Japon pour Honshū ; par le détroit de Tsushima pour Kyūshū ; de la Chine et de Taïwan par la mer de Chine orientale pour les Nanpō.

Position isolée, certes, mais pas absolue. Par ces voies, par la mer aussi, circulent faune et flore, qui vont donner au Japon une biodiversité en phase avec son relief étendu, son climat varié, sa population humaine croissante. Arrivent les premiers humains, des *homo sapiens* d'Asie orientale, au type paléo-mongol. On a retrouvé des restes d'animaux (éléphants, cerfs, rhinocéros, bisons, ours, cerfs, tigres, léopards, loups, renards) ainsi que des outils de pierre qui suggèrent des vagues migratoires depuis la Sibérie, l'Asie du Sud-Est et l'Asie du Nord-Est : les Aïnous, puis un afflux massif de Coréens, puis une migration d'Asie du Sud-Est, suivent et se répandent au sud de Kyūshū. Un lent et long brassage ethnique et linguistique débute alors...

Reste que grâce à son isolement, les soubresauts politiques du continent ont atteint le Japon de façon plus atténuée. Suffisamment isolé pour ne pas être exposé au risque d'invasion, le Japon n'est pas non plus si éloigné de ses voisins qu'il n'en ait reçu dans la première partie de son histoire, *via* la Péninsule ou les missions envoyées en Chine, des éléments féconds de civilisation.

Des zones d'habitation limitées

Même si le Japon n'est certes pas le petit pays qu'a dit maint voyageur, seuls 17 % sont durablement habitables. Coteaux et montagnes occupent entre 65 % et 86 % du nord au sud, avec des forêts rabougries à peine exploitées. Brutal est le contraste entre plaine et montagne, avec une pente topographique de 30 à 40 degrés. Falaises et plages dessinent la ligne de côte tandis que baies et mers intérieures abondent.

Les rares plaines sont des bassins alluviaux, propices à l'urbanisation, où sont situées Kyōto, l'ex-capitale, et Tōkyō, la capitale actuelle. La population se fixe dans les plaines, avec une densité moyenne de 343 habitants/km², qui atteint

5 751 habitants /km² à Tōkyō. Une douzaine d'agglomérations de la côte Pacifique ont une ville basse, que menacent l'excès de construction, propice aux incendies et aux inondations, et le terrain mou, favorable à la riziculture mouillée mais sensible aux séismes. Au-dessus s'élève la ville haute, avec ses cultures sèches de légumes, céréales et fruits. Une fois terrassé, le flanc escarpé des collines tertiaires, très boisées, se prête à l'habitat, mais non sans risque de glissement de terrain à cause des typhons.

Volcans, climat et biodiversité

Le volcanisme, les tremblements de terre et les raz-de-marée sont une menace permanente, qui affecte les mentalités. Des quelque 240 volcans du pays, 60 ont été actifs et peuvent le redevenir à tout moment – soit 10 % de tous ceux encore en activité dans le monde. Certains ont des sources chaudes qui sont à l'origine de sites thermaux. Maint cratère est devenu attraction touristique, tel le lac de caldeira Towada en Honshū. L'activité géologique cause des secousses quotidiennes et des séismes réguliers de magnitude variable. Tōkyō est une ville très menacée, déjà détruite – ainsi que Yokohama – en 1923.

Les tsunamis menacent presque toute la côte Pacifique, depuis Kyūshū en remontant vers le nord jusqu'à la hauteur de Tōkyō, à intervalles irréguliers. Le plus récent, à Fukushima en mars 2011, a fait près de 23 000 victimes, détruit des réacteurs de la centrale atomique locale, contaminé population et milieu. Le Japonais a beau disposer d'une sismologie pointue – encore que la pratique de la prévention laisse à désirer –, il se sait le jouet des forces de la nature, d'où son sens constant de la précarité du monde.

Sur un arc long de plus de 3 000 km, très étiré en latitude, le climat varie de froid tempéré en nord-Honshū à subtropical en

sud-Kyūshū, et la végétation aussi, de la forêt boréale à conifères au nord à la forêt sempervirente ou à feuillage persistant au sud, d'où une notable biodiversité, avec une sylve aussi riche que variée qui comprend des arbres comme le pin rouge, l'érable rouge et le cryptomère, tous trois dits « du Japon ». Cette gamme climatique fait qu'en octobre, l'habitant de Hokkaidō subit les premières tempêtes de neige tandis que celui de Kyūshū rentre la seconde récolte de riz dont il sèche les grains au soleil.

L'habitant éprouve depuis toujours le sentiment que son pays connaît quatre saisons bien distinctes. La poésie classique les chante, le haïku surtout, dont le lexique des saisons s'est même imposé en Hokkaidō, où le climat est pourtant aux extrêmes de la métropole⁵.

La mousson d'été, venue de la mer de Chine orientale, apporte en début de saison la pluie chaude, qui inonde les rizières au moment du piquage. En janvier ou février, avec le froid de Sibérie et de Mandchourie, la mousson d'hiver arrive, *via* la mer du Japon, au nord-ouest du pays. Elle couvre alors villes, villages, paysages d'une couche de neige épaisse, qui reste jusqu'au mois de mai et réduit à peu de mois le temps de croissance et de récolte. Cette partie-là du Japon, moins attirante, qui fait face à la Russie et la Chine, est dite Japon de l'envers/*ura*. *Nippon* ; jadis, on y envoyait les bannis. La partie de l'océan Pacifique, elle, est dite Japon de l'endroit/*omote*. *Nippon*. Elle subit les typhons, qui arrivent de la mer de Chine méridionale – autrefois vers la mi-septembre, aujourd'hui plus tôt, en juillet ou août –, ravagent terres et ports, mais aussi contribuent à inonder les rizières.

Les différences thermiques varient fort, de 10 °C à 18 °C à Okinawa, à la mi-janvier, à moins 4 °C en moyen-Hokkaidō. Ce sont les effets de deux courants marins opposés : l'un, froid, dit *oya.shio* ; l'autre, chaud, dit *kuro.shio*. Le premier, venu du Nord, longe la face pacifique de Hokkaidō jusqu'à croiser, au nord de

LE JAPON EN BREF : TERRES, HUMAINS, MOMENTS

Tōkyō, le second qui, venu de la mer de Chine méridionale, dote le sud littoral d'un riche biosystème marin et de températures d'hiver relativement agréables. Aussi, la préférence des paysans, pêcheurs, marchands, entrepreneurs et samourais va le plus souvent au Japon de l'endroit.